

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraisant le Dimanche

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas recus.

Départements :
4 fr. par semestre

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Le bout de l'An de LA MARIONNETTE

La Marionnette a accompli la semaine dernière le cinquante-deuxième numéro de son âge.

Voilà donc le moment de faire son inventaire de fin d'année.

Peut-être quelques gens trouveront-ils d'un médiocre intérêt cette opération de vie privée, mais nous avons la conviction qu'il ne sera point indifférent à la masse de nos lecteurs de connaître un peu les affaires d'un journal dont le succès tient à leurs sympathies.

Du premier au cinquante-deuxième numéro, la Marionnette a été tirée, c'est-à-dire vendue, à 540,436 exemplaires (1), — ce qui donne une moyenne de 10,393 exemplaires par numéro.

Cette répartition, comme on le comprend, n'est point mathématiquement conforme à la réalité : car certains numéros, les numéros spéciaux par exemple, ayant atteint un tirage beaucoup plus élevé que les autres, il en résulte pour ceux-ci une diminution proportionnelle.

(1) Tous ces chiffres sont rigoureusement exacts, et nous tenons à la disposition des incrédules nos livres de compte, où l'on ne s'est point amusé à faire de la fantaisie.

Il nous serait facile d'établir tout cela à un chiffre près, mais ces détails paraîtraient probablement fastidieux : qu'il nous suffise d'annoncer que le premier n^o de la Marionnette a été tiré à 7,303, et le dernier de l'année à 10,287.

Sans doute ce ne sont point là des chiffres à donner le cauchemar au *Siècle*, au *Figaro* ou au *Petit Journal*, mais pour un journal hebdomadaire, essentiellement local, et ne faisant ni ne se faisant faire de réclames d'aucun genre, — on reconnaîtra que c'est là un résultat fort avouable.

Aussi avons-nous l'intention de témoigner notre reconnaissance à nos lecteurs; et après mûres réflexions, nous avons pensé que le meilleur moyen serait de les rendre complices d'une bonne action.

En conséquence, la Direction de la Marionnette offre au nom de ses lecteurs, mais sur sa caisse bien entendu, une somme de cinq cents francs qui sera consacrée à une œuvre de bienfaisance.

Nous n'avons, on le comprend, que l'embarras du choix.

Il y a bien les Arabes pour lesquels on organise des souscriptions; — mais avant les Arabes, — les Lyonnais nous touchent de plus près : ce ne sont pas les infortunes qui manquent dans notre grande ville; et notre

offrande y sera placée mieux que partout ailleurs.

Seulement, cinq cents francs une fois donnés à un bureau de bienfaisance pour soulager tant de malheureux, — c'est une goutte d'eau. Nous aurions voulu quelque chose de plus durable, quelque chose qui disparût moins vite.

Le plus terrible dans la misère, c'est lorsque la maladie se met de la partie. Tant que l'ouvrier se porte bien, si l'ouvrage marche un peu, — sans doute on ne mène pas une existence tissée d'or et de soie, — mais le ménage se soutient et on joint les deux bouts, avec un peu de peine je ne dis pas, — enfin on y arrive.

Seulement, que l'homme ou la femme soient au lit, qu'avec le boulanger, l'épicier, etc., il faille encore payer le médecin et les remèdes, patatras ! l'équilibre est rompu, rien ne va plus.

C'est alors, nous le répétons, que la misère est terrible et qu'il importe de la soulager.

Nous avons donc arrêté d'employer nos cinq cents francs à prendre dix-sept Cartes du Dispensaire général, rue Poulailherie.

Ces cartes, appartenant à la Marionnette sont, à dater de ce jour, à la disposition des infortunes que nous connaissons ou qu'on nous signalera comme dignes d'être secourues. De cette façon, le médecin et les remèdes payés, le pain sera moins cher à acheter.

Un chien mouton. — Ami, ne vous fachez pas, je gage que nous nous entendrons.

Le toutou. — Tiens, je ne dis pas ; vous, vous avez un museau qui me revient : eh ! bien, lisez vous les journaux, vous ?

Le chien mouton. — Moi, depuis le titre jusqu'à la signature du gérant, il faut bien se tenir un peu au courant de la politique : à propos, que pensez-vous des discussions du Sénat sur le matérialisme.

Le toutou. — Nous reparlerons de ça plus tard : pour le moment, occupons-nous de ce qui nous intéresse plus particulièrement. Vous avez vu, n'est-ce pas, que les hommes ont juré notre extermination.

Le chien mouton. — Parbleu en jetant dans les rues des boulettes empoisonnées...

Le boule-dogue. — Du boccon, du boccon, appelons donc les choses par leur nom.

La levrette. — Dieu ! est-il mal élevé ?

Le toutou. — Du boccon soit : n'est-ce pas une infamie ?

Un basset, ami de l'Autorité. — Il faut bien dire aussi que cette mesure n'est prise que contre les chiens enragés.

Le toutou. — Quel crétin ! vous n'avez donc jamais vu de chien enragé.

Le basset. — Moi, par exemple !

Le toutou. — Alors qu'avez-vous remarqué chez eux ?

Le basset. — Qu'ils portent la queue entre les jambes.

Le toutou. — Et puis ?

Le basset. — Et puis qu'ils ne boivent ni ne mangent.

Le toutou. — Eh ! bien si les chiens enragés ne mangent pas, comment voulez-vous qu'ils avalent la boulette ?

Le boule-dogue. — Parbleu !

Le chien mouton. — Tiens, il comprend.

Le toutou. — De sorte que les chiens qu'on empoi-

sonne sont précisément ceux qui ne sont pas enragés.

Tous. — Juste.

Le toutou. — Et puis, est-ce notre faute à nous si nous devenons enragés.

Le chien mouton. — Au fait, c'est vrai, est-ce notre faute ?

Le toutou. — N'est-ce pas plutôt celle des hommes qui nous empêchent de courir avec leurs chaînes, nous empêchent de boire avec leurs muselières, nous empêchent de... car enfin, on n'est pas de marbre pour être chien.

La levrette. — Hélas, qui le sait mieux que...

Le boule-dogue. — C'est bon, c'est bon, on ne vous demande pas des confidences.

Le toutou. — Tout cela prouve, mes bons amis, que les hommes sont fièrement idiots.

Le chien mouton. — Il est de fait que si nous avions l'autorité dans nos pattes, les choses marcheraient d'une autre façon.

Le boule-dogue. — D'abord je demanderais qu'on mit un peu de viande autour des os qu'on nous donne à ronger.

La levrette. — Moi je voterais pour la liberté de la galanterie.

Le toutou. — Voyez-vous cette futée ! Pour mon compte, je supprimerais carrément les chaînes, les muselières, les...

Le chien mouton. — Moi les sergents de ville qui jettent le poison.

Le toutou. — Et les commissaires de police qui le font jeter !

Le chien mouton. — Et les préfets qui...

Ah ! pardon, il est défendu de parler politique dans ce journal.

ROB-ROY.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

DIALOGUE DES BÊTES

Un toutou. — Lisez-vous les journaux, confrère ?

Un boule-dogue. — Moi, allons donc, j'ai bien d'autres chiens à... pardon, d'autres gens à mordre, les voleurs, les mendiants; — la littérature, voyez-vous, ce n'est pas mon affaire.

Un toutou. — Il ne s'agit pas de littérature, seulement de temps en temps, on trouve dans les feuilles politiques des avis qui peuvent nous intéresser, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

Une levrette. — Certainement, certainement, Monsieur : ainsi ma maîtresse reçoit des gazettes de modes où il y a des choses fort récréatives... tenez, j'ai vu l'autre jour une gravure représentant un petit manteau pour l'hiver : c'est tout simplement ravissant ; il y a aussi un modèle de collier en soie rose avec un bord de Valenciennes.

Le boule-dogue. — Que diable est-ce qu'elle rabâche, celle-là, avec son manteau et sa valencienne : si ça ne fait pas suer de voir une chienne parler de colifichets !

La levrette. — Quel butor !

Le toutou, à part. — Le fait est que c'est déplorable de ne pouvoir causer sérieusement des intérêts de la corporation : que diable voulez-vous faire avec une brute comme ce boule-dogue qui ne pense qu'à ronger des os et à mordre des mendiants, — ou avec une coquette comme cette levrette qui a la tête remplie de gravures de modes.

Et maintenant que voilà la *Marionnette* devenue grande fille et que son succès s'est affermi au-delà même de nos prévisions, — nous commençons notre seconde année d'existence, bien certains que le concours bienveillant de nos lecteurs ne nous fera pas défaut.

Paraitra la semaine prochaine le compte-rendu illustré du grand procès entre Tartuff et Guignol.

PARTIE OFFICIELLE

Le Vélocipède.

Pour une chenuse évention, ça ce n'est z'une chenuse évention. Vous savez ben ces machinantes que se bambannent par les rues avé de gones grimpotés dessus, qu'on y agraffe par les oreilles, que n'y a de pedales comme à un mequié de taffetas, qu'on sigogne avé les pates, et hardi! ça file comme le vent; enfin de valocipède, quoi! Y n'était pas borniclasse, le chelu de sa comprenette reluisait ferme, de cui là que n'a imaginé c'te magnière de se lantibardanner, que ce n'esse ni en voiture, ni en cheval, ni à pattes et que ce n'est les agrements de tout ça à la fois.

Ce n'est p't'être ce *M'sieu Lecoq du Petit Journal* et de *M'sieu Qu'a-de-bourreau* que n'a trafusé c'te manivelle; y parait qu'y n'était si malin ce cavet; ou ben ce n'est *M'sieu Medard de la Petite Presse* et de *M'sieu Le Mouillé*, encore un malin. Mais non, pace que ces gens n'étiot tout bonnement de policiers, de mouchards, et les mamis de c'te catégorie, ça sert qu'a embêter les autes et à faire avaler de gorgeons amers comme de fiel; faut se garer de c'te saloperie de monde que se reflie de partout, que les jorns en sont pleins, arrimay.

Enfin, n'empêche que ces valocipèdes ce n'est la mode à l'heure d'aujourd'hui; n'y a de banquiers, de z'argents de change, de commillions, mèmement de notaires, de z'avocats et aussi de colombes, voui, de petites fenottes que bichent c'te machine. Mais ce n'est z'encore deficile à manigancer, n'y a de besoin d'être solide sus ses arpions pour se ballader avé c't instrument, et pas tomber à bouchon le picou dans la piautre ou s'écrabouiller la margoulette sus les cailloux. On n'est pas compagnon du parmier coup, faut ronchonner, suer, trimmer pour se cogner d'aplomb et pas debarouler par terre. Allez voir reluquer un brin ceusses que chinent là bas e place St-Pothin ousque n'y a z'une école de c'te affaire. C'esse canant tout plein d'arregarder tous ces gones que brandigolent sus c'te petite hanquette, courattent tout de guinguoi, peuvent pas se tenir tati et qu'attrapent de ces à-plat, nom d'un rat! c'est pas pour dire, mais les chevaux de bois de la vogue de Perrache ne sont pus commodes, ça fait pas tant suer quand y fait chaud et gn'a de la musique avé que quincle le *Chapeau de la Marguerite*.

Ah! qué revari, qué boulvvari ça va faire, c'te histoire de valocipède! On m'a bagassé comme ça que *M'sieu Bancal*, le maître de la poste, le patron des facteurs, n'a de z'idées de tout reganiser sa ministration. Gn'a toujours de gones que sont à quicher que n'y a de retard, que ça marche pas vivement: eh! ben. on va leur z'y abouler à chaque facteur un valocipède. Alorse parsonne gueulera pus et les pauvres melachons qu'on appelle les ruraux, ceux que trimballent les lettres par la campagne auront pas de besoin de changer si souvent de chaussettes.

Et ce *M'sieu de Vourgy*, cui là des telegraphes à la trique que n'a rencogné ses commis que cre-

vognent de faim à present pour attraper de petits gones que jouent à la liarde, aux gobilles ou à quinet au lieu de s'amener sans bancanner avé leurs papelards, y ne va flanquer un valocipède à ces mioches que n'apporteront leurs depêches aussi vite que le fil de fer.

Je n'allais oublier les *Pompiers*: c'est z'eusses que feront leurs fameux quand y s'escanneront aux écendies avé *M'sieu de Metz* sus c'tte machinante; au moins y aura pas de danger qu'y n'arriquant tout sera fichu, comme de fois que n'y a. Y n'apondront leurs pompes à leurs valocipède et, hue! y marcheront pus vite que le feu.

Mais cui-là qu'est le pus content, que la joye n'en fait gasser ses boyes dans sa basanne, c'est note ministre de la guerre, *M. Miel*. Tous les jorns l'embêtent, l'asticotent à cause de la morbile, des petits canons; les indéputés et le Corps législatique ly sigrolent le coquelichon pace qu'y veut pas faire de z'économiques, ly saraboulent la coloquinte, ly bajafflent qu'y n'enfle le budget,

— un miaillon que n'est pas aisé à accoucher; — y gueulent que le rouet des impunitons est arrêté, que gn'en a déjà z'assez de discrètes et de z'indiscrètes, que les pécuriaux sont durs à agraffer, que le peuple n'est assez ablagé de misères. Les patets! quèques myons de pus ou de moins, v'là t'y pas! Gn'a ben de quoi barguigner, c'est ben de peine de tant gongonner; faut donc ben tant d'aime et de malice pour détrancanner de myons? Gn'a de besoin que de poser un zéro ou deusses à l'acôté des autes, et c'est fait.

Enfin, pisqu'y peut pas aplatis le bec de tous ces piaillards, *M'sieu Miel* n'a imaginé de ficher à pied toute la cavalerie, les dragons, les z'hussards, les chasseurs, les lanciers, mèmement l'artyerie, et on leur z'y collera entre les guibolles un valocipède. De c'te magnière y gn'aura pus de foin à n'acheter, et y aura pas mèche pour les feurnisseurs de faire leur gratte. Les colonels n'auront un valocipède en or, les capitaines en argent, et les sordats en fer. Ça fera travailler les merchands et les fabricants que n'ont tant bavassé que leur industrie n'était arrêté, leurs mequiers à bas, leurs usines bouliguées.

Les chevaux on les y vendra aux bouchers pour faire de bissetèques, de gigots de muton, de saucissons et de gras-double. Y aura ben de z'économiques, alors? Et avé les picailions que seront en trop pour l'ordissage de c'te grande pièce de l'armée de la guerre, on remontera les musiques qu'on y a démolites et qui fesaient tout plein de plaisir à entendre. Et pis si gn'a encore de piastres en cuchon quèque part, on les y collera roupiller à la Banque. Ah! ben non, on diminuera les impunitons, l'entrée du vin, des claquerets, du charbon, la cote impersonnelle, les patentes, et celera, et celera.

Ou ben, ça qui serait encore pus canant, ça serait d'abouler ces piastres, en magnière d'émolutions, à *M'ssieux* les généraux, les parfaits, les sénateurs, les ministres, ça serait pas d'argent perdu, et faut toujours encourager le dévoiement des z'honnêtes gensses.

GUIGNOL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

— Nous apprenons avec plaisir que les négociants de notre ville organisent en ce moment une souscription afin d'offrir un grand banquet à *MM. les députés du Rhône*.

L'éloquence qu'ils ont TOUS déployée en défendant au Corps Législatif les intérêts libres-échangistes de l'industrie lyonnaise, justifie cette marque de reconnaissance.

— Il résulte de nos correspondances particulières que les frères Péreire abandonnant décidément la finance, vont se lancer dans la littérature. Ces Messieurs mettent en ce moment la dernière main à un ouvrage intitulé: *L'art et les moyens de voler*.

Il ne s'agit que de navigation aérienne.

— On nous assure que si le Bey de Tunis persiste à refuser de payer ce qu'il nous a emprunté, les banquiers soumissionnaires de ces divers emprunts sont disposés à rembourser les petites commissions qu'ils ont reçues à cet effet.

De cette façon, les prêteurs perdraient peu de chose et rentreraient presque dans leurs fonds.

COURRIER DE PROVINCE

Messieurs les Sénateurs.

Voici le moment où d'ordinaire vous arrivent les pétitions. Les citoyens français qui trouvent que tout ne marche pas au gré de leurs désirs peuvent venir vous demander de soulager leur peine. Et de fait à qui pourrait-on mieux s'adresser? vous êtes, messieurs, l'élite de la nation par la naissance, la fortune, les hautes qualités et l'âge avancé; il est impossible de prononcer le nom d'un seul d'entre vous sans éveiller aussitôt le souvenir d'une grande action, d'un haut fait ou d'une œuvre de génie. Sans doute vous touchez de gros traitements, mais faut-il vous le dire, à l'encontre de beaucoup de gens, je considère que trente mille francs sont une somme bien modeste pour rémunérer dignement les mérites transcendants qui ont fixé sur vous le choix du souverain. — En outre, une longue expérience des hommes et des choses, vous désigne comme le conseiller naturel des gens dans l'embarras.

Plusieurs parmi vous, en effet, ont pu juger de l'inconstance de la faveur populaire, ont vu se succéder deux ou trois gouvernements, et si ces bouleversements se sont accomplis sans apporter à leur fortune d'autres changements qu'une broderie nouvelle au collet de leur habit, il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas rendre hommage à l'habileté dont ils savent faire preuve dans les cas difficiles.

Aussi est-ce avec une véritable satisfaction que je vois les mécontents ou les humbles d'esprit recourir à vos lumières, persuadé que vous saurez porter remède à leurs inquiétudes et à leurs indécisions.

C'est ainsi que l'an passé, je crois, un homme préoccupé de la situation gênante dans laquelle doivent se trouver les gens qu'on enterre avant leur mort, vint vous demander de vouloir bien faire attacher un cordon de sonnette au bras de chaque inhumé, de façon à lui permettre d'appeler le fossoyeur, dans le cas où il aurait été victime d'une mauvaise plaisanterie.

C'est ainsi que plus récemment encore, on vous a prié de rayer l'anatomie des sciences naturelles, comme pouvant disposer les jeunes esprits au matérialisme.

A vous voir discuter ces questions dont l'importance n'échappe à personne, avec une hauteur de vues, une distinction de langage et une élévation d'idées à nulles autres secondes, — il est malaisé de ne pas se sentir orgueilleux d'être Français; — oui, Messieurs, — et c'est là une des causes de votre immense popularité, — les moindres réclamations trouvent en vous des auditeurs attentifs et bienveillants. — Du haut de la sphère élevée où vous résidez, vous savez abaisser votre oreille jusqu'à la voix des humbles, et si d'ordinaire vous ne prenez jamais d'autre décision que celle de prononcer l'ordre du jour, c'est, j'en suis certain, le cœur navré de ne pouvoir mieux faire.

Voilà, Messieurs, les raisons qui ont déterminé un modeste folliculaire à vous présenter une requête. Il sait que les [journalistes ne sont] pas en faveur auprès

de vous. Dernièrement, il est tombé de votre tribune des paroles fort dures à leur endroit, — aussi me sentant frappé d'excommunication majeure, — peut-être ne me permettrai-je pas d'élever les yeux jusqu'à vous, si je ne me trouvais protégé par cette maxime connue, *qu'un chien peut bien regarder un évêque.*

J'arrive, Messieurs, à l'objet de ma demande: à vrai dire, elle est d'un intérêt purement local, mais je sais trop que votre sollicitude s'étend à toute la France, pour penser que cette considération puisse peser d'un milligramme dans la balance de votre décision.

Nous sommes en plein été, les premières chaleurs ont occasionné pas mal d'accidents: quelques personnes ont été mordues par des chiens enragés, d'autres sont mortes frappées de congestion cérébrale, et il y a à peine quatre ou cinq jours, une jeune mariée, prise d'un accès de fièvre chaude, a voulu se précipiter de la fenêtre de son hôtel dans la rue de l'Impératrice: — grâce à sa chemise elle a pu être sauvée.

Dans le but de prévenir de semblables catastrophes, d'abattre la poussière, de combattre les effets d'un soleil trop brûlant, et de répandre un peu de fraîcheur dans l'atmosphère, l'édilité lyonnaise a adopté depuis plusieurs années, la salutaire mesure de faire arroser les rues et les places.

Cela se pratique, Messieurs les sénateurs, au moyen d'une lance qui projette l'eau avec vigueur, à une assez grande distance. Seulement, comme toutes les bonnes choses ont leur mauvais côté, il arrive souvent que soit par maladresse, soit par suite des dispositions folâtres de leur esprit, messieurs les cantonniers préposés au service des lances en question, — au lieu d'arroser les pavés arrosent les passants.

Ainsi que je le disais au début, vous avez, Messieurs, une trop grande expérience des choses, pour que je m'appesantisse sur le désagrément de ces douches reçues en pleine rue. On peut avoir un pantalon blanc, une robe claire... je n'insiste pas.

J'é viens donc simplement, Messieurs les Sénateurs, vous prier de vouloir bien enjoindre aux cantonniers de notre ville, de fermer le robinet de leurs lances d'arrosage, lorsque quelqu'un passera devant, — à moins que ce quelqu'un ne soit un journaliste.

Je suis, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur,
Willelm GIRL.

ENCORE TROIS SONNETS

I.

Revers de la Médaille.

Autrefois, armé d'un lorgnon,
Il paraît dans sa calèche,
Etendu près d'une pimbèche
Qui l'appelait: « mon gros trognon! »

Mais il est tombé dans la déche!
Aujourd'hui maussade et grognon,
Avec son chien pour compagnon,
Il gagne sa vie à la pêche.

Sa ligne en main il faut le voir
Planté là du matin au soir,
Tressaillant s'il croit que ça biche...

Quand son ancienne déité
Boit du champagne à sa santé
En s'écriant: « Qu'il est godiche! »

Un bon Père.

Oui, c'est là le mari qu'il me faut pour ma fille!
Bien qu'il porte un beau nom ronflant et blasonné,

Qu'il soit reçu partout, qu'à la mode il s'habille
Et qu'il mène un grand train, je sais qu'il est ruiné.

Déjà sur le retour, cet ancien raffiné,
Ce débauché vaincu dont le crédit vacille,
Se voit aussi par l'âge au repos condamné,
Et sera très heureux d'entrer dans ma famille.

Un physique à souhait: — petit, maigre, éreinté, —
Il a le regard louche, il est chauve, édenté,
Atteint vers le rachis d'un mal expiatoire;

Au moral, ignorant, nul, commun, faible et sot...
Pour toutes ces raisons — c'est mon but — j'ose croire
Qu'il ne sera pas trop exigeant sur la dot!

III.

A la Morgue.

Voyez-vous cette horrible trogne
Et ce large nez culotté?
C'était bien le plus sale ivrogne
Que la terre eût jamais porté!

Sans honneur et sans probité,
Sans foi, sans cœur et sans vergogne,
Soit en hiver, soit en été,
Boire était sa seule besogne.

Il s'est noyé... le croiriez-vous!
Sa femme se lamente et pleure,
Et ses enfants sont à genoux...

Demain peut-être verrons-nous
Mis sur sa dernière demeure:
« Ci git... bon père et bon époux! »

Pierre LAGARVILLE.

Laissez-moi prendre des Notes?

I

On lit dans les annonces du *Courrier Français*:

GRAMMAIRE LITTÉRAIRE
DES DAMES ET DES GENS DU MONDE
Par Pierre Larousse

A l'empressement que mettent les auteurs modernes à fabriquer des traités d'éducation pour les gens du monde, on pourrait croire que ceux-ci sont élevés comme les derniers voyous et n'ont aucune notion de bienséance. — Dernièrement Mme la comtesse de Bassanville, dans une façon de Guide à l'usage des dits gens du monde, leur apprenait qu'il est malséant de se déchausser pour entrer dans les salons, ou encore à dîner de faire invasion dans la sauce du prochain.

Voici maintenant que M. Larousse, s'occupant de leur instruction, publie une grammaire spécialement à leur usage; — M. Larousse n'a qu'un tort, c'est de ne pas avoir commencé par un abécédaire pour leur apprendre à lire.

Seulement, je me demande ce que doit être cette grammaire; il est certain qu'elle n'a aucun rapport avec la grammaire prosaïque des gens qui ne sont pas du monde, autrement ce n'eût pas été la peine de la refaire; — les participes s'y accordent sans doute d'une façon plus élégante, les verbes s'y conjugent avec plus de décorum, — l'orthographe doit être brillante, fantaisiste, originale.

Cela réalise certainement un grand progrès, car il était déplorable qu'il n'y eût qu'une seule façon légitime d'orthographier pour les hommes du monde et ceux qui n'en sont pas; — et qu'un comte, par exemple, fut contraint de donner de ses nouvelles à la comtesse aux eaux de Vichy, en suivant les mêmes règles grammaticales qu'observe un bonnetier pour écrire à sa bobone en villégiature à Charbonnières.

Il est vrai que quelques jeunes gens.. du monde, toujours du monde, ont inventé à leur usage et à celui de leurs maîtresses le *Javanais*, cette langue pure et harmonieuse, mais l'innovation n'a eu qu'un succès d'estime, — et c'est peu dire.

Maintenant l'œuvre de M. Larousse (Pierre) pourra présenter quelques inconvénients: — les gens du monde sont forcément obligés (martyrs, va!) d'avoir certains rapports avec la classe plébéienne: or il arrivera que les uns se servant de l'aristocratique grammaire Larousse et les autres des classiques Noel et Chapsal, il y aura confusion dans les lettres, de part et d'autre.

Ainsi je suppose qu'une dame du monde écrive à son cordonnier: « *Anvoyais-moi mes baulhines* », — à la réception de cette missive, il est évident que le bottier qui ne sera point au courant des progrès de la langue française, ce bottier encroûté dans la routine, abandonné du ciel... et de M. Larousse, se permettra de glosier sur l'orthographe de sa noble cliente... ce qui fera des cancanes.

Mais il est vrai que les gens du monde planent — on ne le dirait pas — mais positivement ils planent... et M. Larousse aussi plane... — au dessus de ces misères-là.

Donc, bon vent à la grammaire Larousse: — quant à nous, nous ne pouvons que regretter de ne pas être assez gens du monde pour nous permettre de rédiger ces notes suivant les lois de cette nouvelle grammaire littéraire, qui doit être tolérante, et nous permettrait certainement de débarrasser les substantifs un peu lourds de quelques *h* aspirés très gênants par cette chaleur.

II

Dimanche dernier, lors de la tentative de suicide qui a eu lieu dans la rue de l'Impératrice, — on a remarqué que plusieurs personnes, voisines du théâtre de l'accident, ont suivi tranquillement, à l'aide de jumelles indiscretes, les diverses péripéties de cette scène émouvante.

On eût dit une petite fête de famille: — des bourgeois observaient aux fenêtres, souriants, charmés, serviette en main: ils venaient de dîner, c'était un dessert qui avait tout le charme de l'imprévu, aussi le savouraient-ils avec béatitude; — les commentateurs grivois abondaient dans les groupes, les redardataires eussent volontiers crié bis: — on stationnait encore trois heures après l'accident.

Ceci prouve un fois de plus que ce triomphant peuple français est encore plus badaud qu'il n'est spirituel; — et vraiment je m'étonne que dans un pays où le système de l'impôt est étendu sur les choses de première utilité, on n'impose pas les badauds qui sont, eux, des êtres de première inutilité.

Aussi les gens qui ont l'intention de se *périr*, au lieu d'offrir au public la vue, gratis, de leur suicide, — devraient s'occuper de combler cette lacune en frappant d'impôt la galerie.

Par exemple, un monsieur que la vie a abreuvé d'amertumes, est résolu à se loger *une prune dans le plafond*: — au lieu d'accomplir son propre homicide obscurement, de mourir dans sa vie arivée, — qu'il fasse imprimer et distribuer mille prospectus de ce genre:

SALLE ou CAVEAU

Dimanche à 1 heure

grand suicide au pistolet

DE X...

DÉGOUTÉ DE LA VIE

au bénéfice d'un croque-mort sans emploi.

Médecin-accompagnateur: M. Jules Rob... Ah! pardon l'habitude...

Vu la longueur du pistolet, ce suicide sera joué seul

PRIX DU BILLET: 5 FR.

Je garantis qu'il n'y aurait pas assez de place pour les amateurs.

Les Compagnies de chemins de fer, de leur côté, exploitant le riche filon de la badauderie, pourraient innover des tamponnements de plaisir, des déraillements périodiques: — les spectateurs ne manqueraient certainement pas à ces drames pour de bon, les acteurs seuls, je crois, feraient défaut: — les Cies auraient bien la ressource de placer dans leurs wagons, en guise de voyageurs, des mannequins rembourrés de son, mais le public payant a des exigences féroces et demanderait à voir du sang et des têtes cassées.

Je sais bien qu'on vante la douceur de nos mœurs: — chacun proteste de son exquise sensibilité et prétend qu'il s'évanouit à la vue du sang, — à la vue de son sang à lui, d'accord, mais de celui des autres, peu!...

Tout-à-l'heure, je soumettais mon projet d'entreprise de suicides à Calino:

Parbleu! me dit-il, votre idée est superbe; je m'en empare, et désormais je vais donner mon Suicide annuel, comme Luigini son Concert.

— Vous pourrez mettre sur l'affiche ce détail: — Avec le concours des premiers misanthropes de la ville.

— C'est cela, avec beaucoup de concours.

KMILK ORY

Réveries d'un canut sans ouvrage.

Le peuple français est assez riche pour payer sa gloire; aujourd'hui il a beaucoup de peine à payer son boulanger.

Le seul enseignement à retirer des dernières discussions du Sénat est l'enseignement supérieur.

Les gens avec lesquels il est le plus facile de s'entendre sont assurément les grands entrepreneurs, car, il font toujours des concessions.

On attribue au général Dumont un ordre par lequel cet officier inflige une punition aux soldats qui refusent de porter celui de Mentana. De ces deux ordres lequel les soldats préféreront-ils subir?

Les notaires et les huissiers sont toujours disposés à prêter leur ministère; M. Ollivier préférerait que M. Rouher se décidât à lui prêter le sien.

La querelle entre l'archevêque d'Alger et le maréchal Mac-Mahon est terminée, dit-on; cette discussion m'amusa beaucoup et dès que je la vis, je ris.

Il est incontestable que M. Sainte-Beuve a prouvé qu'il avait une bonne langue, mais ce ne doit pas être, de la part de nos seigneurs les cardinaux une raison pour la dauber.

Depuis l'avènement de notre ministre de l'intérieur, la prison de Ste-Pélagie est toujours pleine; qui donc prétend que l'E. Pinard est relâchant?

Jérôme Accoca.

PETIT DICTIONNAIRE DE LA FABLE.

B

Bacchus. — Fils surnaturel de Jupiter et de Sémélé. Junon, fatiguée de voir son volage époux lacérer aussi fréquemment leur contrat, jura de faire périr à l'avenir toutes les impudentes ou imprudentes beautés qui laisseraient le trop cascadeur Jupin, aiguiser sur leur cœur le canif de l'adultère.

La blonde et tendre Sémélé fut sa première victime; elle l'invita un soir à prendre le thé et lui fit avaler, entre deux sandwiches, une infusion d'allumettes chimiques qui lui fit presque immédiatement passer le goût du pain.

Jupiter étant heureusement survenu assez à temps, quoique beaucoup trop tard, réussit à sauver, sinon l'infortunée Sémélé, du moins l'intéressant embryon qu'elle portait dans son sein; il le prit délicatement entre le pouce et l'index et le fourra dans sa cuisse où il le garda le reste des neuf mois.

Le fœtus en question n'était autre que le jeune Bacchus.

Grands Dieux! j'y songe: — si le roi de l'Olympe, profitant de la promulgation de l'amendement Guilloutet, allait me faire flanquer 500 francs d'amende pour m'être permis de jeter un regard indiscret par-dessus le fémur de sa vie privée!

Autre chose. — Si tous les individus qui s'imaginent sérieusement être sortis, eux aussi, de la cuisse de Jupiter (et ceux-là sont nombreux aujourd'hui, je vous prie de le croire,) allaient m'écrire à ce sujet! Horreur! (ter).

Mais, qu'importe! — On m'a chargé, ici, de dire la vérité sur tout et sur tous, je saurai remplir jusqu'au bout le mandat que j'ai accepté; — je n'ai qu'un regret, c'est que ce ne soit pas un mandat sur la poste.

Bacchus étant devenu grand, apprit la fin tragique de sa pauvre mère; — altéré de vengeance, il planta la première treille, dans l'espérance que son jus parviendrait à étancher sa soif; malheureusement, — ou plutôt heureusement, — il oublia de la faire vacciner en temps opportun; c'est ce qui fait qu'aujourd'hui toutes nos vignes sont atteintes de la petite vérole. Mais c'est là justement, je le répète, un bonheur plutôt qu'un malheur, car enfin si la vigne n'eût pas été malade, les Français ne connaîtraient probablement pas encore les bienfaits du *souffrage universel*.

A-t-on voulu faire allusion à la façon quelque peu violente dont il fut procréé, ou bien ne doit-on voir en cela qu'une intention purement emblématique? Je l'ignore, mais toujours est-il que l'on représente Bacchus tenant un *fort cep* à la main.

En résumé, Bacchus est le Dieu des licheurs, et notre ami Gnafron est son digne *acolyte*.

Bardes. — Les ancêtres de l'honorable M. Belmontet.

Baucis... ?

Quant à Philémon, chacun sait que son vrai nom est AUBER.

Bellone. — Déesse de la guerre et sœur de Mars.

Mars ne cesse d'affirmer partout, depuis quelque temps, que la paix ne sera pas troublée. — Et la sœur!

Bérénice. — Femme de Ptolémée-Evergète. Il ne nous reste plus d'elle que sa brillante chevelure.

Byzénus. — Fils de Neptune, qui se rendit célèbre par l'extrême liberté avec laquelle il disait tout ce qu'il pensait.

Que pensez-vous de cela, ô M. de Guilloutet! et vous aussi, ô M. Communiqué (Ernest)? (à suivre)

S. STRABAN.

THÉÂTRES

Célestins. — M. Geoffroy nous a fait ses adieux cette semaine. Assurément ce remarquable comédien gardera un bon souvenir de l'accueil qu'il a reçu et les Lyonnais se rappelleront aussi les bonnes soirées passées avec son joyeux répertoire; et puis artiste et public sont gens de revue. *La Cagnotte* et *Un pied dans le crime* ont clos la série de ces représentations, toutes fort suivies.

M. Geoffroy n'a pas dépensé moins de talent dans ces deux pièces que dans toutes ses autres créations; il a interprété ces deux ouvrages avec autant de perfection et cependant je le préfère dans M. Plumet, Mercadet ou M. Perrichon, en un mot, dans la comédie. Dans *la Cagnotte* par exemple, M. Lecomte qui a joué d'une façon très remarquable le personnage du fermier Colladan et à eu des effets de fou rire renversants, a au moins partagé, sinon plus, le succès du bonhomme Chambourcier. On n'a pas ménagé les bravos à M. Lecomte et on a eu raison, car depuis qu'il appartient à notre scène, il a fait de très-grands progrès et remporté des succès que ses débuts ne faisaient pas présager. Son départ laissera pour certains rôles un grand vide dans notre troupe. Je ne doute pas un seul instant de la réussite à Paris de cet artiste, car il aura là un avantage précieux, celui d'avoir exclusivement des rôles à sa taille, et écrits par les auteurs spécialement pour lui.

C'est ce qui arrive dans presque tous les théâtres de la capitale ou un écrivain vaudevilliste, dramatique ou autre, destinant sa pièce à telle ou telle scène compose

ou modifie ses personnages selon qu'elle sera interprétée par tels ou tels acteurs. De là vient souvent qu'une œuvre acclamée à Paris, devient un *four* en province, malgré la bonne qualité des artistes qui l'auront créée.

En même temps que la clôture des représentations de M. Geoffroy, a eu lieu la clôture de l'année théâtrale aux Célestins; les débuts de la nouvelle troupe vont commencer, et on ignore pas qu'une bonne partie des artistes qui nous ont charmés ou ennuyés durant la saison dernière émigrent vers d'autres lieux.

Je n'ose guère engager le public à ne pas manquer d'assister aux débuts, afin de bien pouvoir accepter ou rejeter en parfaite connaissance de cause les sujets qu'on lui présentera, car je comprends aisément, en ce temps de chaleur, la sensation désagréable éprouvée en écoutant les tirades de M. Dutroublon, 3^e rôle de drame, dans une salle hermétiquement fermée et douillette assis sur le velours de M. d'Herblay.

Aussi bien, sous tous les rapports, il est fâcheux que la saison finisse sur notre seconde scène dans un moment de l'année où l'on ne peut fréquenter le théâtre qu'à la condition de devenir enragé ou de *pincer* quelque congestion cérébrale. Il est bien évident qu'il faut être abandonné des hommes ou professer au profit de l'art un dévouement sans bornes, pour consentir à suivre des débuts au mois de juin. Il est matériellement impossible que le public puisse ainsi donner son avis sur la valeur des acteurs ou des actrices qu'on lui offre, et de cette la composition de notre compagnie dramatique dépend uniquement du bon goût et du bon plaisir de la Direction: puis plus tard les spectateurs que le mauvais temps ramènera au théâtre seront tout étonnés d'entendre et de voir des artistes médiocres ou insupportables.

A cela, M. D'Herblay répondra: pourquoi les avez-vous acceptés? Il aura raison puisqu'il les aura fait débiter, mais il aura tort en ce que ces débuts se seront accomplis dans un moment où on ne peut raisonnablement y assister.

Le mieux pour tout le monde serait de faire coïncider la clôture de l'année théâtrale des Célestins avec celle du Grand-Théâtre, au 1^{er} avril afin que les amateurs ne puissent avoir aucun sujet de plainte contre la Direction, s'ils ont mal su juger, apprécier et accepter ceux qui doivent nous faire rire ou pleurer pendant douze mois. FRÈRE JACQUES.

Grand Concert-Festival à Oullins, dimanche 31 mai, à 4 heures 1/2 du soir, avec le concours des sociétés musicales de la commune, et de huit sociétés chorales du département.

CORRESPONDANCE

P. Q. R. S. T. V. Z. — Si ce n'était pas ressassé, nous aurions accepté votre coup de fouet. — C'est assez pour le moment. *Sans plume.* — Merci de tes bonnes sympathies; lis notre bout de l'an, tu verras que tu es en nombreuse compagnie.

Sisco 1^{er}. — Les bêtises de ce genre sont nombreuses, chaque jour en apporte de nouvelles; — comment se fait-il que tu nous serves des vieilleries.

A. V. — Je ne puis m'empêcher de rire jusqu'aux oreilles en voyant d'ici son embarras vis à vis du pipelet. — Tout observation sera prise en considération; ce sera le sujet d'une pétition au Sénat ou à M. Bonnet de la Voirie.

Un pensionnaire de Charenton. — Elle est bonne. *J. C.* — A son tour Chignol dit: scélérat, que je t'y prenne. Votre comparaison est une bonne idée mais l'exécution est difficile, il vous faudrait la plume de Xavier de Maistre, a défaut, cascadeur, — ces choses-là ne supportent pas la monotonie.

Lacrymale. — Il est bien difficile d'utiliser certains articles: — le correcteur est toujours disposé à accorder le plat à son goût et alors adieu la pensée de l'auteur, mais les idées restent et en cela c'est toujours utile.

Mordantes Perruchien. — Ton sort est digne de pitié; — Chignol prétend que c'est un peu de ta faute, il se souvient avoir vu des pétitions qui demandaient à corps et à cris l'établissement des choses comme elles sont.

Pythagore. — Hélas, pauvre ami, ce que tu nous envoies ne vaut rien; tes vers marchent tout de guinguoi; — sans rancune et amitié.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.